

UNE CHASSE A L'OURS

Un livre sur la Russie serait incomplet sans une description exacte et véridique d'une chasse à l'ours, me dit-on.

Ayant précisément fait, l'an passé, une chasse intéressante dans une forêt du gouvernement de Novgorod, je m'exécute et je vais parler ours.

D'abord permettez-moi de vous donner quelques détails sur l'ours. Je dois commencer par constater qu'il n'est personne que la noire calomnie n'ait attaqué, l'ours même n'a pas trouvé grâce devant elle ; ainsi on se plaît à ridiculiser cet animal, on insinue volontiers qu'il n'a pas grande intelligence. Eh bien, s'il faut en croire les chasseurs de profession, ceux qui vivent dans les forêts épiaut ses instincts et ses habitudes, l'ours au contraire est doué d'instinct, de prudence et de prévoyance qui dénotent une grande intelligence.

Voici ce que les chasseurs m'ont dit de ses habitudes et de la façon dont il faut lui faire la chasse :

Vers la fin d'octobre, époque où les fortes gelées rendent accessibles les marécages séculaires de la Russie, on peut commencer la chasse à l'ours ; à ce moment

les neiges ont encore peu de profondeur et on peut suivre aisément les traces de l'animal. Cette chasse, nommée *sur piste noire*, est celle qui offre le plus de chances de succès ; elle réussit surtout si les dégâts commis dans les blés et dans les abeilles sauvages assurent les chasseurs de la présence de la bête.

C'est la mère que l'on dépiste en automne ; elle a confié ses petits au menin, piastun en langue russe, c'est-à-dire à l'oursin mâle de son avant-dernière portée. Débarrassée du soin de la garde et de l'éducation de ses nourrissons, elle va rôder autour des villages pour trouver une abondante nourriture qu'elle rapportera à sa famille. Les *pusyeza*, habitations éparses dans les forêts, sont traquées par elle ; ses ravages signalent sa présence, ses traces restent visibles sur la neige non durcie encore : les suivre et donner la chasse à l'animal est donc aisé. L'hiver est, au contraire, la saison choisie de préférence pour chasser l'ours mâle, qui est plus recherché à cause de la beauté de sa fourrure.

L'ours mâle vit retiré et solitaire, en ours enfin, jusqu'en janvier ; il ne quitte son gîte que lorsqu'il est sollicité par la faim, il s'en éloigne peu et ne manque pas d'y rentrer avant le lever du soleil. Quelques racines lui suffisent, car c'est son temps de jeûne ; il change de poil, se fait beau, en attendant que le printemps ramène près de lui l'ourse qui, débarrassée du soin de ses nourrissons, viendra le convier à de nouvelles amours. Ses gîtes (*borlogi* en russe) sont construits par l'ours au milieu de profonds marécages, couverts d'ajoncs vierges, comme on n'en trouve qu'en Amérique et en Russie. Il l'entoure d'abatis d'arbres dont les troncs énormes forment de vraies barricades rendant l'accès de ces gîtes souvent impossible et toujours très-difficile : l'ours y arrive tantôt en rampant, tantôt en bondissant.

C'est aussi dans ces retraites inexpugnables que la femelle va mettre bas ses petits.

S'il faut en croire une légende populaire, les ours auraient des espèces d'hôtels des invalides ; ce serait dans des oasis sauvages, au milieu des plus épais fourrés des sombres forêts, dans ces endroits nommés *maticzniki* en russe, et que jamais pied d'homme n'a foulés, tant ils sont inabordables, que viendraient se réfugier les ours trop vieux pour être en état de chercher leur nourriture et ceux ayant reçu des blessures ; ceux qui sont ingambes et jeunes se feraient un devoir de leur apporter leur nourriture quotidienne. Ce qui tendrait à prouver la vérité de cette légende, c'est que jamais dans les forêts on ne retrouve aucun ossement d'ours.

Tout ceci prouve que l'ours est moins bête qu'on le croit généralement.

Il est des chasseurs intrépides ou plutôt d'aventureux braconniers qui vont chercher l'ours au gîte. Ils s'y rendent seuls, armés d'un *oszezep* (pique ou épieu ferré des deux côtés) ; ils portent en plus un *ronatyna* (coute-las) et un *tapor* (sorte de hache) ; rarement et seulement en cas de danger imminent les chasseurs se servent du *rotyna* ou du *tapor*, le *oszezep* leur suffit. L'ours provoqué et irrité par eux, vient s'enferrer de lui-même sur cette sorte de pique. Cette chasse demande du sang-froid et de l'adresse, choses qui ne manquent pas aux hardis braconniers russes ; mais ces chasseurs ont aussi leur superstition, qui est que le treizième ours tue son chasseur ; aussi ceux qui ont exterminé douze ours s'arrêtent. Si l'appât de la peau de l'ours leur fait braver la peur, ils arrivent au gîte émus, leur main est mal assurée, un accident alors leur arrive, ce qui vient fournir un document de plus en faveur de cette superstition.

Beaucoup, pour ce treizième ours, se font accompagner

par des camarades ; mais tous ces hommes, ayant le même sentiment de crainte, sont aussi émus : ils manquent de sang-froid, un accident survient et le fameux chiffre néfaste de *treize* est encore un peu plus redouté.

Mais le chasseur qui a tué son treizième ours est triomphant, il marche vers le quatorzième avec calme et assurance, persuadé que nul danger ne le menace plus.

On retrouve, du reste, cette superstition aussi bien chez les chasseurs grands seigneurs que chez les braconniers.

La chasse par excellence, celle que font les vrais chasseurs, et surtout les grands seigneurs, c'est la chasse aux traqueurs et aux rabatteurs. Lorsque la présence d'une famille d'ours est signalée quelque part, les gardes forestiers cherchent les pistes, les suivent, et découvrent ainsi les gîtes de ces bêtes, se mettent au courant de leurs habitudes, des sentiers qu'elles suivent pour rentrer et des endroits où elles se reposent. Ici ces animaux manquent d'intelligence en refaisant le lendemain ce qu'ils ont fait la veille ; mais l'homme rarement songe à tout, il est bien permis à l'ours d'avoir la même maladresse.

Quand les gardes forestiers ont bien étudié attentivement pendant trois ou quatre jours les allures et coutumes des bêtes, ils préviennent le propriétaire de la forêt, qui vient chasser l'ours ou qui donne la permission à un chasseur d'y aller à sa place.

Sur les forêts de l'État, peut chasser l'ours qui veut, on doit seulement payer au gouvernement 50 roubles pour la peau de l'ours : de cette loi est né le braconnage. Celui qui tue sans permission un ours sur la propriété d'autrui doit aussi payer ces 50 roubles. Lorsque, la veille, les données ont été propices, on fixe la chasse au lendemain matin, et à l'heure indiquée, traqueurs et

chasseurs se réunissent à un rendez-vous qui est toujours fort éloigné de l'endroit où le gîte est signalé, car le moindre bruit donnerait l'alarme à la bête et la chasse serait manquée.

Pendant mon dernier séjour en Russie, j'avais, en causant, exprimé plusieurs fois mon désir d'assister à une chasse à l'ours. Un jour, en février 1875, on vint m'annoncer qu'une famille d'ours était signalée dans le Novgorod, dans une forêt appartenant à un monsieur qui avait invité à aller le chasser M. Lamasky, l'intelligent régent de la banque d'État, et le colonel Astachoff, un chasseur intrépide. — Voulez-vous être de cette chasse? me dit-on. Je répondis un grand oui. Les ours étaient surveillés par les gardes, et un soir ils télégraphièrent que la chasse pourrait avoir lieu le lendemain.

A sept heures nous partions, M. Lamasky, le colonel Astachoff, le propriétaire de la forêt, M. Malosemoff et deux messieurs qui ne m'ont pas précisément paru des chasseurs habiles. Nous montâmes en wagon avec des cargaisons de vivres, du champagne et des fourrures. Il faisait, à Pétersbourg, un froid de 22° Réaumur, et nous devions rencontrer un froid plus intense encore dans le Novgorod. Dormir en chemin de fer lorsqu'on est sous le coup de la perspective d'une belle chasse, est impossible; du reste nous devions descendre, à deux heures du matin, à une station dont j'ai oublié le nom, et prendre des traîneaux de poste. Nous renoncâmes donc au sommeil et nous écoutâmes les récits des chasses du colonel Astachoff. L'ours que nous allions traquer était le treizième qu'il affrontait. Quoique peu superstitieux, il nous dit aimablement qu'il était heureux de nous avoir auprès de lui pour conjurer le sort fatal.

A deux heures du matin nous descendîmes du chemin de fer et nous nous installâmes dans les traîneaux de

poste, faits en forme de barque. On y place des matelas et des oreillers; on peut s'y coucher et faire la route assez confortablement, mais la bise vous cingle le visage. Un petit détail donnera une idée du froid qu'il faisait.

J'avais deux fourrures l'une sur l'autre; dans la poche de celle de dessous j'avais mis deux oranges; à quatre heures du matin, ayant soif, j'en pris une : elle était gelée; coupée par tranches, au couteau, elle rappelait les glaces napolitaines. Ayant cédé quelques minutes au sommeil, réveillée en sursaut par un cahot, je ne pouvais plus ouvrir les yeux; ma bouche était, elle aussi, murée; mes cils s'étaient transformés en glaçons et ma respiration, en se congelant, avait réuni et scellé mes lèvres.

Et pourtant ce voyage me parut d'une poésie âprement sauvage. La nuit était claire; au-dessus de nos têtes, le ciel bleu et étoilé; la lune brillait, ses rayons donnaient à l'immensité de neige qui nous environnait des reflets argentés; les arbres semblaient taillés dans le cristal; ils avaient parfois, sous les rayons de la lune, des étincellements diamantés d'un effet ravissant. Chacun de nos traîneaux était attelé à trois chevaux qui galopaient avec une furia fantastique; nous glissions sur le sol glacé avec une vitesse vertigineuse.

A sept heures nous fîmes halte dans un petit bourg et, pendant qu'on changeait les chevaux, nous prîmes une tasse de thé. Nos nouveaux chevaux repartirent avec une allure plus endiablée encore. A neuf heures du matin nous arrivâmes à la ville de Baratwichi; sauf M. Malosémoff, l'aimable propriétaire de la forêt sur laquelle nous allions chasser, nul de nous ne savait au juste où nous allions.

— Sommes-nous bientôt arrivés? lui demandâmes-nous.

Il parut embarrassé de notre question et finit par nous avouer que nous n'étions qu'à moitié chemin : il nous restait une centaine de werstes à faire. Pour mon compte, je pris gaiement mon parti de la longueur de la route, ce voyage à travers ce désert de neige me semblait charmant. Nous fîmes donc sept heures de chemin de fer et treize heures de traîneau pour traquer l'ours imprudent qui avait laissé deviner son gîte.

A trois heures, nous arrivâmes dans un petit hameau. Le colonel Astachoff y avait envoyé ses chasseurs et deux de ses domestiques pour préparer notre campement. Pendant que nous mangions à la hâte le repas préparé, on vint annoncer qu'il faudrait entrer de suite en chasse, car les ours étaient lancés. Nous avions la bonne fortune d'avoir trois bêtes à chasser. Le menin et deux jeunes ours étaient signalés dans une forêt et un ours était encore traqué à notre intention dans une autre forêt : nous aurions donc deux chasses au lieu d'une.

Le colonel donna les ordres nécessaires pour les derniers apprêts et nous remontâmes en traîneau, la forêt où nous allions se trouvant à cinq milles dans l'intérieur des terres. En quittant la grande route pour nous engager dans des sentiers, la marche devint fort pénible ; nos chevaux avaient de la neige jusqu'au poitrail, et souvent, malgré leurs efforts héroïques, ils ne pouvaient parvenir à se dégager ; des paysans, montés sur de grands patins, venaient à leur secours et les tiraient du trou dans lequel ils étaient tombés. Enfin nous arrivâmes au rendez-vous de chasse. On étendit un tapis devant le traîneau où j'étais ; je descendis et m'assis sur ce tapis ; quatre paysans le prirent chacun d'un bout et je fus ainsi portée à notre numéro.

Je dois expliquer ici ce que c'est qu'un numéro et comment se fait cette chasse aux rabatteurs ou traqueurs.

Ceux-ci entourent le gîte de l'ours d'un vaste demi-cercle dont les deux extrémités viennent aboutir à la ligne des chasseurs, qui forment ainsi la corde de cet arc vivant. Les traqueurs prennent la direction du vent, tandis que les chasseurs sont dans la direction contraire. Le nombre des traqueurs varie selon qu'il a été nécessaire de former le cercle plus ou moins grand, mais il n'est jamais inférieur à cent cinquante, et quelquefois il est de trois cents. Il faut qu'en étendant les bras, les traqueurs puissent se toucher. Les chasseurs se placent derrière une petite haie de branches; ils sont à une distance d'une cinquantaine de mètres les uns des autres. On appelle numéros les endroits où ils sont embusqués; il y a plus ou moins de numéros, selon le nombre de chasseurs.

Le chasseur intrépide tient à honneur de rester seul à son numéro, tandis que les chasseurs peu expérimentés ou prudents placent derrière eux des paysans armés de piques, qui leur prêteraient main-forte au cas où l'ours blessé se ruerait sur eux.

Trois numéros étaient préparés; M. Lamasky et les messieurs dont j'ai oublié le nom prirent possession du numéro à notre gauche, M. Malosémoff, escorté de trois paysans, prit le numéro à notre droite: le colonel et moi, nous eûmes donc le numéro du centre, qui est le poste d'honneur, celui où, généralement, la bête vient donner.

Nous étions dissimulés par le petit mur de broussailles qu'avaient arrangé les gardes-chasse; cinq carabines y étaient adossées et deux gros revolvers étaient placés à notre portée; nous avions, de plus, deux gros coutelas; un tapis de peau d'ours recouvrait la neige devant notre numéro, je m'y assis, j'étais brisée de fatigue; il faisait un froid de 32° Réaumur qui me donnait l'onglée malgré mes gros gants fourrés; de plus j'avais remarqué que la neige n'était pas très-dure et qu'on y enfonçait, aussi

était-il difficile de se tenir debout en équilibre, deux mauvaises conditions pour tirer juste. Beaucoup par paresse (j'étais si bien assise sur ce tapis et adossée à un arbre), un peu par amour-propre de chasseur craignant de se compromettre par un coup maladroit, je déclarai au colonel que, si les ours venaient vers nous, il devait les abattre tous les trois, car moi je ne me dérangerais que si, blessés par lui, ils venaient m'attaquer.

Le colonel me dit qu'il serait imprudent de rester assise une fois que les ours seraient lancés, et, comme je souriais, assurant que cette bête était plus laide que méchante, il m'expliqua que, lorsque l'ours est blessé, qu'il est serré de près par les traqueurs et par les chiens, il devient terrible; il arrache des arbustes, s'en fait une lourde massue; il se dresse sur ses deux pattes de derrière, s'accule à un arbre; il regarde, choisit sa victime ou son adversaire, puis il se jette sur lui avec une vitesse qu'on est loin de soupçonner. Parfois il grimpe prestement sur un arbre, allant de branche en branche et d'un arbre à l'autre, et il tombe à l'improviste sur le chasseur. Son moyen le plus habituel de vaincre ce dernier consiste à lui poser sa lourde patte sur la tête, ses griffes se resserrent, elles s'enfoncent profondément et, en les retirant, il emporte comme un trophée sanglant la chevelure et la peau du visage du chasseur.

Ceci me donna un petit frisson. Je me souvins de la figure labourée de cicatrices de l'ambassadeur de Turquie. Il m'avait conté, huit jours auparavant, que c'était un ours qui l'avait ainsi maltraité. Du reste, en l'espace d'une année, Kiamil-Pacha est le second ambassadeur ayant reçu ces sanglantes et désagréables caresses d'ours. On dirait que ces bêtes, tout comme les vieux croyants, ont les étrangers en horreur.

Je me levai et pris un revolver en main, tout en conti-

nuant à prévenir mon compagnon que je ne tirerais qu'en cas de péril. Je savais le colonel le meilleur chasseur de la Russie, je le savais homme à tenir tête à trois et quatre ours, j'étais donc fort rassurée.

Je lui demandai quelques détails sur la façon dont on fait déloger l'ours de son gîte. Voici ceux qu'il m'a donnés :

Le départ de l'animal dépend en grande partie de son caractère. Si l'ours est vieux, plus expert ou plus paresseux, il attendra patiemment qu'on arrive jusqu'au gîte. Si les cris, le bruit ne suffisent pas pour le lancer, on se sert alors des chiens. L'ours, assis sur ses pattes de derrière, calme et majestueux, s'apprête au combat, mais il ne bouge pas. Alors on tire sur lui un coup de fusil, ce qui le décide finalement à partir.

Mais, si la bête est jeune, alerte et vive, dès les premiers symptômes menaçants elle est aux aguets, et, aux premiers cris poussés par les traqueurs, elle part sans attendre les chiens. Chaque départ, n'importe les conditions dans lesquelles il se fait, est toujours suivi d'un rugissement terrible qui retentit dans toute la forêt.

A ce moment, un cri guttural et pourtant aigu retentit, poussé par deux cents personnes ; il rompit d'une façon sinistre le silence de la forêt.

— Attention ! me dit tout bas le colonel Astachoff, voilà l'ours lancé !

Pendant une demi-heure ces cris retentirent, tantôt venant d'une direction, tantôt d'une autre ; enfin ils devinrent plus aigus : ils se rapprochaient de nous. Les aboiements des chiens, aboiements tantôt craintifs, puis belliqueux et ardents, s'y mêlaient, c'était un concert discordant et affreux. Nous retenions notre respiration et nous restions dans une immobilité de statue. Soudain j'aperçus venant en face de nous, mais hélas ! à notre

gauche et droit sur M. Lamasky, trois superbes ours, un gros et deux plus petits. Je les indiquai du doigt au colonel, qui murmura avec rage :

— Mais il ne les voit donc pas !

En effet, les bêtes ne furent pas aperçues à temps par nos voisins, qui tirèrent cinq ou six coups de carabine alors qu'elles étaient déjà loin d'eux, à leur gauche. Mais une consolation nous fut accordée : soudain un quatrième ours apparut en face de nous. Des broussailles le dissimulaient en partie. Le colonel tira un premier coup ; la bête, blessée, fit entendre un rugissement, se redressa, chercha du regard l'ennemi qui venait de l'atteindre. Elle nous aperçut et fit un bond vers nous ; le colonel la laissa s'avancer à trois mètres à peine et il lui tira un second coup qui l'abattit. J'avais ma carabine en main, mais je ne tirai pas : j'avais les mains si gelées, que l'amour-propre me retint ; je me dis : mieux vaut m'abstenir que de mal tirer.

M. Lamasky nous cria que les trois ours devaient être mortellement blessés et qu'il fallait aller à leur recherche. Le colonel mit ses patins de neige et s'élança à leur poursuite ; mais les ours devaient être fort peu blessés, s'ils l'étaient, car ils avaient détalé avec une rapidité qui rendit toute poursuite impossible ; du reste, la nuit venait, nous dûmes songer à regagner notre campement ; nous y arrivâmes fort tard. Après le dîner il fallut penser à se fabriquer des lits. Nous étions dans la maison la plus riche d'un village de sept ou huit cents âmes, ce logis cependant laissait à désirer comme confort. Il se composait de trois pièces qui avaient pour tout mobilier des tables, des chaises et un immense poêle. On mit de la paille à terre dans la première pièce : ce fut le dortoir des gardes-chasse et des domestiques du colonel Astachoff ; dans la seconde pièce, on plaça trois des matelas de

nos traîneaux, ceci fut la chambre de ces messieurs ; enfin la troisième pièce me fut réservée, un matelas jeté par terre constitua un lit peu moelleux, mes fourrures me servirent de couvertures.

Au moment de songer à l'installation de nos chambres, je vis ces messieurs très-préoccupés ; ils appelaient à tour de rôle les maîtresses de maison ; celles-ci sortaient, puis revenaient en disant avec un air de découragement une phrase en russe signifiant : Impossible, ça n'existe pas. Une autre femme apporta deux plats de terre en disant : Est-ce ceci ? Je demandai de quoi il s'agissait. Ces messieurs me répondirent qu'ils étaient désolés d'avoir oublié d'apporter des cuvettes de Pétersbourg, car il était impossible d'en trouver dans le village, il est même impossible de trouver une autre porcelaine indispensable : son usage est inconnu, et il en est de même dans toutes les provinces de l'empire. Le colonel Astachoff nous conta ceci :

« Dans une ville de cinq mille âmes, mon domestique a couru vainement les marchands, tous ignoraient l'existence de ce meuble, et le prêtre chez lequel j'étais descendu n'en possédait aucun. De retour à Pétersbourg, je lui ai envoyé une caisse de vin pour le remercier de son hospitalité ; j'y ai joint un superbe indispensable. Repassant par cette ville, un an après, je vais encore loger chez lui et j'ai vu soudain apparaître ladite porcelaine, transformée en saladier. »

Mon lit me sembla dur. Il régnait dans le bouge qui me servait de chambre une chaleur horrible et une odeur composée d'exhalaisons de vieux fromage rance, de jambon non moins rance et de vieilles semelles de souliers qui m'incommodait fort. Je ne m'endormis que vers le matin. Aussi lorsque, à cinq heures, mes compagnons de chasse frappèrent à ma porte pour me dire que le dé-

part était fixé à cinq heures et demie, j'eus un moment de lâcheté :

— Partez sans moi, j'irai vous joindre, leur dis-je.

— Non, me répondirent-ils, nous ne partirons pas sans vous et nous vous attendrons jusqu'à midi s'il le faut.

Ceci me réveilla, je déteste me faire attendre; aussi, un quart d'heure après, je faisais honneur, avec eux, à un excellent déjeuner, et, à six heures moins le quart, nous étions tous en traîneau. Il y avait une heure que nous étions en route lorsque nous vîmes une grosse bête courant sur la neige, à notre gauche. — C'est un loup, s'écria le colonel, qui fit arrêter le traîneau, chaussa ses patins et s'élança à sa poursuite. Dix minutes après, les paysans nous rapportaient le cadavre de la bête : un loup si grand que, de son vivant, il aurait pu mettre les pattes sur les épaules d'un homme de moyenne taille et lui manger le nez.

Arrivés à la forêt sur laquelle l'ours était signalé, M. Lamasky me dit que les numéros se trouvaient, non sur la lisière, comme la veille, mais dans l'intérieur même; que, les traîneaux ne pouvant y pénétrer, des paysans allaient me porter. Je refusai absolument, déclarant que je voulais m'y rendre à pied, comme les autres chasseurs. Je me souviendrai toujours de cette course d'un kilomètre à travers des fourrés d'arbres et sur un sol couvert d'un mètre cinquante de neige. Cette neige commençait à dégeler : on y enfonçait, et plus d'une fois j'y fus ensevelie jusqu'à la ceinture. Les paysans venaient opérer mon sauvetage. J'avais bien essayé des patins de neige, mais ils sont très-difficiles à manœuvrer; ils ont plus d'un mètre de long. Sur un terrain uni, s'en servir doit être aisé, mais, au milieu des broussailles, les manœuvrer était un travail au-dessus de mes forces. Les autres chasseurs, ce qui consolait mon

amour-propre, y renoncèrent bien vite aussi et cheminèrent, comme moi, en se cramponnant aux arbres, en cherchant comme points d'appui les racines et les roches, et, comme moi, ils s'enfonçaient à chaque instant dans la neige jusqu'à la ceinture; seul, le colonel Astachoff glissait avec aisance et facilité sur la neige et savait manœuvrer ses immenses patins de façon à tourner les arbres. Heureusement pour moi, j'avais suivi le conseil de mes compagnons de chasse et j'avais adopté la chaussure des braconniers, qui consiste en des bottes de feutre sans aucune semelle, longues de plus d'un mètre, et qu'on remplit de foin. Cette chaussure est légère et elle préserve du froid mieux que les bottes les mieux fourrées.

J'arrivai à notre numéro en nage, malgré le froid intense qu'il faisait et, de plus, fort lasse. Je m'assis sur un tapis, je m'enveloppai d'un supplément de fourrures et je déclarai au colonel Astachoff que j'allais dormir et que l'ours viendrait-il à dix pas de moi, je ne me lèverais pas, comptant sur lui pour tuer mon ennemi. Cette fois encore, la bête, au lieu de venir à notre numéro, alla à droite, à celui occupé par M. Malosémoff, qui tira deux coups de carabine qui atteignirent la bête sans l'abattre. Le colonel s'élança sur ses patins, la tourna, la fit venir à cinq mètres de moi et la tua de trois coups de carabine. Cet ours-là avait la peau dure.

Comme nous remontions en traîneau, des paysans vinrent nous dire qu'un ours était signalé dans une forêt à quelques milles de celle où nous nous trouvions.

« Il faut aller le tuer ! » nous écriâmes-nous tous en chœur. Mais la permission du propriétaire de la forêt aurait été nécessaire; nous ne pouvions la lui demander, vu qu'il habitait Pétersbourg. On décida qu'il fallait aller la demander à son garde-chasse, qui habitait un petit

village peu éloigné. Pendant que ces messieurs cherchaient le dit garde-chasse, moi je rendis visite à tous les habitants de ce bourg, étonnés de voir une femme braver les fatigues d'une chasse à l'ours. Les femmes m'entourèrent, elles me firent visiter leurs maisons, m'offrirent du lait, du kwas, des gâteaux. Je pus me convaincre que le peuple russe est bon et hospitalier; il a ce caractère curieux et familier des peuples non encore très-civilisés. Je vis, dans presque toutes les maisons, de petits métiers à toile montés : les femmes faisaient de cette jolie dentelle russe pendant que les hommes tissaient de la toile. Le peuple occupe ainsi les longs mois d'oisiveté que lui fait la rigueur de l'hiver.

Bientôt ces messieurs me rejoignirent; ils étaient furieux : le garde-chasse refusait de nous permettre de chasser cet ours.

— Alors nous allons repartir, dis-je.

— Mais non, me répondit le colonel, nous allons tuer l'ours, malgré le garde-chasse ; la forêt appartient à un homme du monde qui, au lieu de se formaliser, sera enchanté d'avoir pu, sans s'en douter, nous fournir une distraction, et en tout cas nous ne nous exposons qu'à une amende de cent roubles. Partons !

Tous les habitants du village poussèrent un hourra de joie, car tous, hommes, femmes, enfants, étaient pris comme traqueurs ; cela leur faisait à chacun un gain de 1 rouble 50 (à peu près 6 francs).

Ces chasses à l'ours reviennent fort cher : d'abord pour chaque ours tué on doit à l'État cinquante roubles, ensuite on doit payer les gardes-chasse et donner à chaque traqueur de 1 rouble 50 à 2 roubles. A trois ou quatre cents traqueurs, cela fait déjà une jolie somme. Aussi les gens très-riches seuls peuvent-ils se payer ce sport, et, lorsqu'on offre une chasse à l'ours à des étrangers, on

lui fait une politesse très-onéreuse pour ceux qui l'offrent.

Ce troisième ours était un vieux invalide. On eut toutes les peines du monde à lui faire quitter son gîte, il fut même impossible de le faire venir jusqu'à nous. Acculé à un arbre et poussant des rugissements terribles, il égorgeait les chiens qui allaient le harceler, sans bouger. Alors le colonel prit le parti d'aller vers lui : il fallut cinq coups de carabine pour le faire passer de vie à trépas.

Le soir même nous reprenions le chemin de Pétersbourg, chargés de nos trois ours et du vieux loup. Nous étions fiers et heureux de notre triple chasse. En trois jours nous avons fait trois cents werstes en traîneau, quatorze heures en chemin de fer, passé deux nuits blanches et une nuit sur le dur plancher d'une maison de paysans. Nous pouvions nous vanter d'avoir été de courageux chasseurs.

FIN.